

turales se dessinaient en traits de feu ; des girandoles et des lustres chargés de milliers de lumières étincelaient et éblouissaient de toutes parts.

Une place spéciale avait été assignée aux cardinaux. Dans l'assistance, la bure et les coiffes des religieuses se mêlaient à la soie et aux dentelles qui paraient la resplendissante beauté des dames romaines.

A dix heures, le retentissement des hallebardes sur le pavé du vestibule annonça l'arrivée du cortège pontifical et, psalmodiées sur un rythme grandiose, les paroles du verset *Benedictus qui venit in nomine Domini* ébranlèrent la sonorité des larges voûtes. Alors on vit s'avancer des prêtres de tout âge et de toute dignité, des moines de toute robe et de tout ordre ; les gardes suisses dans leur magnifique costume moyen âge avec la grande épée à deux mains ; les massiers, les chambellans ; les prélat de la maison de Sa Sainteté avec leurs manteaux violets et pourpres sur leurs rochets brodés ; les caméliers secrets en costumes noirs de style XVe siècle ; les gardes nobles, le grand-maître des chevaliers de l'ordre de Malte ; deux cent soixante-dix évêques, archevêques et patriarches de tous les rites en chapes d'or, en mitres étincelantes de pierreries, portant un cierge à la main, et surtout les prélat d'Orient dont la splendeur se distinguait encore sur tant de splendeur ! Enfin, abritée sous un dais, exaltée sur la *sedis gestatoria*, au milieu des cierges et des longs éventails de plumes d'autruches, apparut l'imposante et auguste figure du souverain pontife tenant en main la triple croix, portant au front la triple couronne, s'avancant à travers la double haie de soldats, genou en terre et présentant les armes, au milieu de la foule émuée et inclinée sous la bénédiction.

Bientôt la voix de Léon XIII s'éleva sereine et forte, proclamant *urbi et orbi* la formule consacrée de la quadruple canonisation. Les canons du château Saint-Ange ne mêlèrent point, comme au temps jadis, le tonnerre de leurs détonations au carillon de toutes les cloches de la basilique et des trois cents églises de la Ville éternelle. Mais les fameuses trompettes d'argent, depuis onze ans silencieuses, firent éclater soudain leur vibrante sonnerie, tandis que le sol s'ébranlait sous les crosses des fusils.

Après la messe, on vit défiler la procession en l'honneur des nouveaux saints. En tête, une députation des viles auxquelles ils appartenaient portait les présents accoutumés : de petits pains au beurre gaufrés d'or et d'argent, de petits barils en or contenant de l'eau et du vin, une couple de tourterelles et une cage remplie de petits oiseaux chanteurs. Au milieu du frémissement de la procession, on entendit distinctement le gazouillement des petits oiseaux dont la cage était portée par un vénérable religieux et qui égrénèrent subitement les notes joyeuses de leur babil, comme une hymne d'allégresse et d'heureux présage.

CH. FRANCK.

AUTOUR DU MONDE

(Suite.)

DELHI

Samedi, 15 octobre 1881.

Je rencontre à l'hôtel mon ami Letchfield, de New-Zéland, partant pour Massouire par le train de 7½ heures. Je lui serre la main et va faire une promenade dès qu'il fait frais.

C'est avec bonheur que je parcours les belles allées du jardin de la Reine, magnifique promenade avec de l'eau courante partout, des arbres superbes et d'épais massifs de rosiers en fleurs et d'orangers chargés de fruits. Sur les bords d'une pièce d'eau, près d'un énorme éléphant de pierre, sculpture antique provenant de Guaboi, errent des ibis, des grues et d'autres grands oiseaux. Des nuées de perroquets verts voltigent et babilent de tous côtés. A l'une des extrémités de ce beau jardin se dresse l'Institut de Delhi, contenant une riche bibliothèque et un musée où sont exhibés une foule d'objets provenant des fouilles exécutées dans les environs.

En face du musée se trouve la tour de l'horloge, élégante construction gothique. A deux pas, je me trouve dans le Chandi-Chouk, principale rue de Delhi, parfaitement entretenue et large de 80 pieds. Des boutiques d'orfèvreries, de maroquineries, de tissus brodés d'or et produits variés du cachemire, en occupent les côtés ; elles passent pour les mieux assortis de l'Inde entière. Le Chandi-Chouk, passant devant les jardins de la banque de Delhi, aboutit à la citadelle, dont les hautes murailles de grès rouge, flanquées de bastions et de tourelles, ressemblent beaucoup à celles du fort d'Agra et, comme elles, dominent le cours de la Jumna. On y accède par deux entrées dont la principale est la porte de Lahore, splendide arcade gothique, se prolongeant en un long passage voûté comme une cathédrale, ornée au centre par une petite cour octogonale ornée d'inscriptions arabes décoratives ou applications de marbre et de fleurs en mosaïques.

A l'intérieur, je visite d'abord la galerie des musiciens, vaste construction à deux étages avec arcades et

terrasses superposées, puis la salle des audiences publiques, au milieu de laquelle s'élève un trône couvert de mosaïques. Malheureusement, l'ornementation des voûtes et des pilliers, autrefois incrustés d'or et de pierres précieuses, a eu beaucoup à souffrir. Traversant une petite cour voisine, on arrive à la salle des audiences particulières, admirable colonnade sculptée et dorée, avec balcons de marbre finement découpés et kiosques sur la Jumna. Le plafond était autrefois revêtu de filigrane d'or et d'argent. Au centre, se trouvait le fameux trône des paons, estimé jadis à \$30,000,000. Toutes ces richesses furent enlevées en 1739, par le roi de Perse, Nadir Shah. On lit sur les pilastres de la salle cette inscription plusieurs fois répétée en caractères arabes : *S'il existe un paradis sur la terre, c'est ici.*

Près de là, on voit encore une partie des bâtiments du sérail, les bains royaux et une petite mosquée. Ce sont autant de merveilles, le marbre blanc décoré de mosaïques et de fleurs en or y revêt, sous l'habile ciseau de l'artiste, les formes les plus capricieuses.

Hors de la forteresse, à l'extrémité d'une large esplanade, se trouve le *Jumna Masjid*, l'une des plus belles mosquées de l'Inde, sinon du monde entier. Elle est située sur une éminence rocheuse d'où l'on domine la ville. Un magnifique escalier de quarante marches conduit à une plate-forme de 350 pieds de côté, avec une pièce d'eau au centre. D'élegants arceaux courrent sur trois des côtés, reliant un nombre égal de portails majestueux. Un pavillon de marbre de forme octogonale s'élève à chaque angle. Le quatrième est occupé par la mosquée dont les trois dômes, d'une blancheur immaculée, sont revêtus d'ornements en bronze doré. L'intérieur est pavé de dalles de marbre blanc, encadrées d'une bordure noire et de pierre rouge, dont la combinaison produit le meilleur effet, s'élève à une hauteur de 160 pieds. Shah Jehan en fut le fondateur, en 1630. On conserve, dans un petit pavillon, différentes reliques vénérées, parmi lesquelles la plus célèbre est un poil de la barbe de Mahomet.

Avant de retourner à l'hôtel, je visite, dans le Chandi-Chouk, la mosquée où se tenait Radu Shah pendant le massacre de Delhi. Cent mille personnes de tout sexe et de tout âge avaient déjà été égorgées lorsqu'il envoya l'ordre de cesser le massacre.

La ténacité des marchands qui m'assiègent à l'hôtel dépasse toutes les bornes. Ils trouvent toujours le moyen d'envahir ma chambre à chaque instant, et je ne parviens à m'en débarrasser qu'au moyen de menaces énergiques.

Parmi les objets qu'ils cherchent à me vendre quinze ou vingt fois la valeur, ce qui me séduit le plus, ce sont les fines peintures sur ivoire, reproduction fort exacte des principaux monuments du pays.

Je passe le reste de la journée à prendre des notes.

Dimanche, 16 octobre 1881.

Je me lève à 3½ heures et pars à 4 pour aller au *Kotub-Menai*, distant de 15 milles. Un guide, du nom de Burlasdee, m'accompagne. Après avoir de nouveau traversé la ville et dépassé plusieurs ruines éparses dans la campagne, ainsi que d'innombrables tombeaux que l'on reconnaît au dôme unique qui les surmonte, tandis que les mosquées en ont toujours au moins trois, nous arrivons au mausolée de *Safdar-Jang*, vizir d'Amed Shah et vice-roi d'Oude.

Au centre d'un petit jardin Carré, sur une terrasse de marbre blanc, s'élève ce monument, imitation remarquable, quoique dans de moindres proportions, du Tay d'Agra.

Une heure après, nous sommes en présence de l'une des merveilles de l'Inde, le *Kotub-Menai*, ou colonne du géant : c'est la tour la plus élevée du monde entier. Elle est dans un parfait état de conservation. Son diamètre, de 160 pieds à la base, va toujours en décroissant, et n'a que 12 pieds au sommet qui s'élève à 225 pieds au-dessus du sol. Elle compte cinq étages, dont la hauteur diminue en proportion de la largeur du fût. Cette disproportion a pour effet, en exagérant la perspective, d'augmenter la hauteur apparente. La forme du *Kotub* est polygonale jusqu'à la hauteur du premier étage. La surface entière du monument est profondément cannelée du haut en bas, ornée de délicates ciselures et de larges bandes horizontales où des versets du Coran sont sculptés en relief. Les trois premiers sont en grès rouge, les deux derniers en marbre blanc et noir : les galeries saillantes qui les séparent sont richement décorées et supportées par des consoles massives. La construction de cet édifice grandiose remonte au commencement du treizième siècle. Un escalier de 325 marches conduit aisément au sommet, d'où l'on jouit d'une vue splendide sur la campagne environnante, les ruines et les tombeaux épars dans l'immense plaine. Mais ce n'est pas le *Kotub* seul que l'on vient admirer à cinq milles de Delhi. Il n'existe peut-être nulle part au monde un endroit où tant de monuments se trouvent agglomérés sur un espace aussi restreint.

Au pied même de la tour du Géant se trouve une mosquée construite avec les débris d'anciens temples. On peut y admirer toute une forêt de hautes colonnes carrées dont les sculptures bizarres, fouillées avec une patience incroyable, offrent une variété infinie de des-

sins. Au milieu d'une cour se dresse le fameux pilier de fer d'une longueur totale de 45 pieds, mais enfonce en terre jusqu'à la moitié de sa hauteur. Une inscription fait remonter au quatrième siècle de notre ère l'origine de cette singulière colonne de métal, forgée d'un seul bloc.

A peu de distance on voit les restes d'une tour inachevée, deux fois plus large à sa base que le *Kotub*, mais dont la hauteur ne dépasse pas 30 pieds. Près de là sont les ruines du palais d'Aladin, dont il ne reste plus que quelques murailles d'une épaisseur énorme et une porte majestueuse, véritable chef-d'œuvre d'ornementation arabe.

Je citerai encore le tombeau de l'empereur *Attamash*, mort en 1236, auquel on attribue la construction du *Kotub* : l'intérieur, décoré avec goût, est une merveille de grâce et de délicatesse. A trois quarts d'heure de route du Géant, se trouve le mausolée de l'empereur *Humayoun*, père d'Akbai le Grand. Ce noble édifice, antérieur d'un demi-siècle au Tay, s'élève au milieu d'une vaste terrasse carrée, supportée par d'élegants arceaux et à laquelle on arrive par quatre grands escaliers. Chacun des côtés du mausolée est percé de trois hautes et profondes arcades, garnies de panneaux découpés à jour, en guise de fenêtres. Tout l'édifice est en pierre rouge avec incrustations et dôme en marbre blanc. L'intérieur est également en marbre ; autour de la salle centrale, qui renferme le cénotaphe de l'empereur, court un corridor reliant quatre autres pièces octogonales où se trouvent les tombeaux de ses épouses favorites.

Je me repose longtemps sur la terrasse, admirant à droite à gauche cette campagne pittoresque et boisée où l'on rencontre à chaque pas des pans de murs isolés, des portiques dévastés, des mosquées en ruine et des tombeaux à demi-cachés sous une végétation parasite d'arbres et de plantes grimpantes. C'est ici, en 1857, que le général Hodson tua le fils de l'empereur *Abou Bekr*.

Delhi fut détruite et rebâtie neuf fois à divers endroits. Sa population est aujourd'hui de plus de 180,000 âmes. Je retourne ensuite à l'hôtel, enchanté de ma promenade matinale. Je passe le reste de la journée à prendre des notes.

Lundi, 17 octobre 1881.

Je passe l'avant-midi à bibliotter et dans l'après-midi, à 3 heures p.m., je quitte Delhi pour Jeypore, qui est distante de 192 milles.

La campagne est de plus en plus accidentée, on commence à apercevoir les collines Chittore, qui s'élèvent à 1200 pieds au-dessus de la plaine. A 6 heures a.m., le 18, j'étais à Jeypore. Je laisse mes gros bagages en gare, prends une voiture et descends à l'hôtel United Service, où un bon déjeuner me fut servi.

JEYPORE

Jeypore, capitale de l'ancien état de Dhoudar, fut bâtie en 1728 par le roi *Jay Sing*, dont j'ai déjà parlé à propos de l'observatoire de Bénarès. C'est aujourd'hui la résidence du maharajah *Ram-Sing*, dont les possessions sont situées dans la partie orientale du Raypoutana. C'est une contrée saine, mais à moitié déserte, sèche et exposée par suite du manque d'eau aux ravages de la famine. Les Raypoutes ont le teint plus blanc que les autres Hindous, ils appartiennent à une race fière et orgueilleuse.

Autrefois l'infanticide des filles était d'un usage général parmi les castes élevées, les Anglais eurent beaucoup de peine à abolir cette coutume.

Jeypore est une des belles villes de l'Inde. Elle est située dans une riche vallée, au pied de collines granitiques que domine une imposante citadelle. La rue principale a 100 pieds de largeur et est fort longue. Aux différents points d'intersection, se trouvent de grandes places et des marchés fort animés. Les maisons sont couvertes de dessins variés ; d'arabesques en forme de pots de fleurs ; généralement cette riche ornementation se détache en blanc sur fond rouge ou bien bleu sur blanc. La couleur jaune paraît réservée aux palais des souverains, aux monuments publics, aux temples hindous. Dans les rues latérales, on remarque de charmantes habitations avec balustrades découpées à jour et kiosques élégants ; presque toutes sont ornées de fines peintures représentant des scènes religieuses ou des aventures de guerre et de chasse. L'attrait de la couleur est si puissant aux yeux des habitants de Jeypore que, non contents de barioler leur demeure, ils vont encore jusqu'à teindre les animaux domestiques. Il n'est pas rare de rencontrer des poules vertes, des chèvres violettes et des moutons bleus. Les cornes des bœufs sont peintes en rouge ; il en est de même du front des éléphants.

J'erre à travers la ville, à pied, au hasard. Ici, point de monuments comme à Agra ; l'aspect de la rue suffit pour intéresser. Voici des échoppes où l'on vend de jolies statuettes en marbre doré, représentant les dieux du panthéon hindou.

Jeypore est renommée pour ce genre de fabrication ; c'est dans ses environs que se trouvent les carrières de marbre blanc qui ont fourni tant de précieux matériaux aux capitales des Mongols. Plus loin, dans une bou-